

L'ANNEXIONNISTE

Journal du travailant comme de l'érudit,
Tout de noir imprimé, mais en "vers" tout écrit.

.....Bah ! Le poète ! Il est dans les nuages.
— Soit. Le tonnerre aussi.

VICTOR HUGO

VOL. I—No 1

MONTREAL, 10 OCTOBRE 1891

UN CENTIN

AU PUBLIC

Lectrices et lecteurs, que les journaux assomment,
Sans trêve ni repos, de nouvelles qu'ils nomment
Vols, complots, coups d'Etat, scandales, trahisons,
Ensemble amusons-nous des auteurs.

Et disons,

En passant, que nos chefs, aussi des journalistes ;
Bref, les faux harangueurs—longues en sont les listes—
Ne savent que leurrer, jeter la poudre aux yeux ;
Que tous ces grands hâbleurs, nationaux, rouges, bleus,
Se moquent du public et luttent pour la frime,
Ayant, chacun leur tour, machiné quelque crime.
—Bah ! Délit politique—Il faut s'entendre bien.
Des faits d'autre nature on ne doit souffler rien—
Au reste, il faut penser chacun d'eux honnête homme,
Et, de fait, tous le sont, ou doivent l'être. En somme,
Nous ne voulons, pour sûr, qu'un peu nous amuser ;
Dire à chacun son fait, sans jamais abuser,
Mériter que, toujours, du journal chacun dise :
"C'est joli ! C'est charmant !" Et, surtout, qu'on le lise.

* *

Mais, dans notre journal, réduit au *minimum*,
Et qu'on dirait, plutôt, quatre pages d'album,
Nous ne parlerons pas que de la politique
Et des gestes et faits de telle ou telle clique.
C'est trop peu. C'est, plutôt, beaucoup trop... ennuyant.
On causera de tout : Du bonheur de l'amant,
De son inquiétude et des mille-une choses
Dont il est tracassé ; des effets et des causes ;
Des poissons de la mer, des étoiles au ciel ;
Du feuillage des bois ; de la lune de miel,
Sans renouvellement ; de la rose et ses ronces ;
Mêlant, par-ci par-là, de légères annonces,
Chez les femmes pour bien entretenir le goût
—Qui, du reste, est toujours bien cultivé partout—
D'un costume élégant, d'une riche toilette,
Du corsage collant, de la jupe bien faite,
Du chapeau bien garni ; puis, chez le sexe fort,
Le goût du savoureux et l'amour du confort,
En répétant au riche, au pauvre, à tout le monde,
Que tel ou tel marchand, de bien loin à la ronde,
Vend les plus beaux effets et les plus beaux appats ;
Bref, en disant à tous où faire leurs achats.

Nous défendrons toujours, cela va bien sans dire,
Le bien de l'ouvrier ; nous soutiendrons son ire,
Le protégeant toujours, dans les jours de malheurs,
Le défendant, surtout, contre les exploiteurs.
Vous avez, chers lecteurs, là tout notre programme :
Travailler en tout temps pour l'homme et pour la femme,
Et, pour bien accomplir ce devoir permanent,
Nous voulons, dans tout cas, rester indépendant.

* *

A l'accomplissement de cette rude tâche,
Plaire à l'un comme à l'autre, il faut que chacun sache
Qu'il sera bien permis à tous de nous aider.
Nous nous engageons même à tout rémunérer.
Ce sera pour nous joie et, partant, moins de peine.
Là-dessus, que jamais personne ne se gêne !
Mais il est autre chose : Il faut savoir aussi
Que, pour que le journal soit toujours réussi,
Des jeunes amoureux en exaltant la flamme,
Du marchand aux bas prix pour faire la réclame,
Chanter, plaindre ou pleurer, selon le cas, l'amant,
Vanter l'homme public, puis, amicalement,
Le traiter de farceur, d'habile, de canaille,
Sans exception il faut que toujours l'on rimaille.
Oui, chacun, pour traiter tous les sujets divers,
Devra dans le journal toujours écrire en vers.

* *

Dernier détail. Il faut avoir un bon service,
Si l'on veut que toujours l'affaire réussisse.
Nous ne voulons jamais de lecteur éconduit.
Donc, pour que chacun ait son journal au temps dit,
Entre lecteurs et nous il faut que l'on s'entende :
Au marchand, au porteur, donnez votre commande.
Que chacun en soit sûr, le deuxième *feuille*,
Beau comme le premier, de vers aussi complet,
Sera, dès jeudi soir, la semaine prochaine,
Et de même, à la suite, en chaque autre semaine,
Dans les mains des porteurs, au comptoir des dépôts,
Le prix est d'un centin ; quatre la demi-doz.

Je confesse bien avec vous
Que tous les poètes sont fous ;
Mais, puisque poète vous n'êtes,
Tous les fous ne sont pas poètes.

L'ANNEXIONNISTE

Publié et imprimé par PIGEON, BUREAU & CIE, 1786 Ste-Catherine

Abonnement : 50 centins par année. — Un Centin le numéro
Annonces : 20 centins la ligne

Toutes communications devront être adressées comme ci-haut

SAMEDI, 10 OCTOBRE 1891

MUNICIPAL

Amis de Montréal, citadins, citadines,
Et vous tous qui vivez dans les cités voisines,
Il est, en ce moment, une grande question
Qui mérite d'avoir toute votre attention.
On nous parle beaucoup des scandales de clique,
Mais peste soit de toute affaire politique ;
Pour un instant, du moins. Quelquefois il nous faut
Y songer, malgré nous. Passe alors ; mais mieux vaut,
En temps de grands malheurs, bien savoir, quoi qu'on

[dise,

Toujours garder sa peau plutôt que sa chemise
Et ne pas négliger le bien municipal,
Sous raison d'avoir l'œil au gouvernemental.
Chaque chose en son temps.

Sur ce, prêtez l'oreille.

Il s'agit d'une chose à bien d'autres pareille :
Un projet important, en grande discussion.
Allons ! Au fait ! Je vais vous parler d'annexion.
Mais que tous ceux pour qui ce mot n'a pas de charme
Ne se tourmentent pas, ne prennent pas alarme.
Le projet en question n'offre rien d'effrayant,
J'en donne ma parole. Il s'agit simplement
D'unir à Montréal—en *boodlers* si féconde—
La gentille cité de Sainte-Cunégonde
— Et, plus tard, sa voisine, ayant nom Saint-Henri.—
Et le projet en est depuis longtemps mûri ;
Mais il est, par là-bas, certaines bonnes âmes
Qui ne prisent pas trop, et l'ardeur, et les flammes
De la majorité de leurs co-paroissiens,
Qui veulent devenir nos francs concitoyens.
De là, chez nos voisins, une grande dispute.

Du corps municipal on compte la chute.

Au fond, le grand projet est approuvé de tous.
Et si, ce jour encore, il fait quelques jaloux,
C'est que le dit canton, loin de subir la baisse,
— Comme au gouvernement— a forte et bonne caisse.
Et qu'il reste à finir d'intéressants travaux,
Qui, là-bas comme ailleurs, ont de nombreux dévots.
Les édiles en masse, en leur excès de zèle,
Soutiennent qu'il vaut mieux faire la ville belle,
Ne laisser non fini pas le moindre canal,
Avant de se livrer aux gens de Montréal.

Pour ainsi retarder l'union des deux villes,
Ils prétendent aussi, ces aimables édiles,
Que, chez eux, les impôts sont bien moins élevés
Qu'en la grande cité ; qu'ils ont de beaux pavés ;
Mais leur explication est bien loin d'être franche.
Simple tour de malin cousu de laine blanche.

Aussi de grands bourgeois—une majorité—
Travailleurs avec eux, à l'unanimité
Ont vite résolu de déclarer la guerre
Aux grands récalcitrants et de mener l'affaire
Le plus vite possible à sa meilleure fin.
Et dans les deux partis on joue au plus malin.
On a, des deux côtés, fait plus d'une assemblée,
Mais l'affaire, aujourd'hui, loin d'être terminée,
S'embrouille tous les jours, pour finir Dieu sait quand,
Si les chefs de l'union n'agissent promptement.

Mais, paisibles lecteurs, le curieux de l'affaire,
C'est que, chez nous aussi, l'on semble se complaire
— Tant il est vrai qu'il est, partout, plus d'un mâtin—
A mieux brouiller la chose, à retarder la fin,
Sans plausible motif, d'une aussi longue histoire,
Bien que notre Conseil se soit déjà fait gloire
De doter Montréal de trois nouveaux quartiers.
Il peut exister là des secrets de métiers....

Ainsi cela doit être. En tout cas, on s'étonne,
— C'est à bon droit, pour sûr, — du printemps à l'automne,
Vice versa, d'ouïr parler de la question,
Sans jamais voir venir la susdite annexion.
C'est étonnant, aussi, de voir que notre presse,
Qui, dans ces derniers temps, parlait presque sans cesse
Des progrès que faisait le grand et beau projet,
Le plus subitement a changé de sujet
Et préfère, aujourd'hui, conserver son mutisme.
— Autre jeu de métier, secret du journalisme.—
Enfin—c'est simplement, cette fois, merveilleux
Et c'est peine d'y croire—on a devant les yeux,
Ici, comme là-bas, espèce de miracle,
Chez nos grands ennemis, l'ineffable spectacle
D'hommes se prétendant annexeurs de pays
Refusant de grouper ensemble les districts.
Pour les faire plus beaux, les rendre plus prospères.
C'est bien là, n'est-ce pas, le plus grand des mystères.
Si ce n'est, pour le moins, un fait bien anormal ?
Mais ainsi, de nos jours, l'homme va. C'est égal !

On ne veut plus, là-bas, que le jeu s'éternise.
Et l'on travaille dur. Partout on s'organise ;
Chacun fourbit son arme, au camp de l'annexion.

Voici bientôt venir le jour de l'élection.

Oui, chacun se prépare et gare la cabale !
A l'édile on veut dire : " Annexe !...ou bien détail !"
Nous vous tiendrons, lecteurs, toujours bien au courant
Des progrès que fera le trop long mouvement.

DEUX VOLS DE PAPIERS

Grands dieux ! Les coquins, avec leurs complices,
Se font repentants !
Aujourd'hui voilà qu'ils font leurs délices
De vieux documents.

Après l'avocat, un conseil-de-ville
Se voit soutirer,
Soit par un malin, soit par un édile,
Plus d'un grand papier.

Dans la capitale et la métropole,
Drôle de larçin,
C'est bien un délit, mais l'auteur ne vole
Pas même un centin.

Dans le vieux Québec, l'affaire s'explique,
Pour un peu du moins :
Il s'agit d'un tour de la politique
Fait sans trop de soins.

Mais à Montréal, ce qui bien m'étonne,
C'est qu'un larronseau
Pour mobile ait pris — le ciel lui pardonne !
Une question d'eau.

K. RAFON.

CHOSSES ET AUTRES

Le pot de vin,
Il se casse.
Et Langevin ?
On le passe.

Voulez-vous faire le ménage,
Dans la maison ;
Tapisser chambres et passage,
Aussi salon ?
Allez vite voir l'étalage
Du magasin GRATTON

(1482 — Rue Ste-Catherine — 1484)

Une requête :
On le veut puni.
Un coup de tête :
Il se croit banni.
Enfin, l'enquête
Et tout est fini.

Le premier jour, d'un aveu l'on s'amuse ;
Le deuxième, on se plaint de l'importunité ;
Le troisième, on écoute avec moins de fierté ;
Le quatrième, en tremblant, on refuse ;
Le cinquième, on hésite, on résiste à demi ;
Le sixième, à regret, en chemin, on s'arrête ;
Le septième, l'on perd la tête ;
Le huitième, tout est fini.

VIGÉE.

Je crois que jamais rien n'embête
Comme diriger une enquête
Contre un ancien et bon ami.
Ça ne doit plaire qu'à demi.

Si la province fait des pertes,
Maître Pacaud
N'est pas sous de belles couvertes,
Beaucoup s'en faut.

Aux questions Mercier se résigne.
Il fait très bien ;
Mais il porte le saint insigne
Et ne craint rien.

Voici bientôt venir les fêtes.
Dieux soient loués,
Si ça peut tuer les enquêtes
Des grands roués.

L'ami Pacaud s'est fait voler
Par des *quidams* de quelque clique.
Jadis, on avait vu flamber
Une gare du Pacifique.
Que ne peut-on faire cesser
Ces mauvais trucs de politique ?

Cela va mal, ou ne va pas,
Aux deux Canadas : Haut et Bas.
Est-ce assez grande ressemblance ?
Dans l'un, les bleus sont au pouvoir ;
Dans l'autre, ils voudraient bien l'avoir.
Voilà toute la différence.

CONTRE-SENS

Un jour, il faisait nuit.
Le tonnerre, en silence,
Par son lugubre bruit,
Témoignait son absence,
Et de sombres éclairs,
Ayant la couleur d'ambre,
Illuminant les airs,
Assombrissaient ma chambre.
Je dormais dans mon lit,
Debout près de ma couche,
Emerveillé du bruit,
Que j'en ouvrerais la bouche ;
Lorsqu'un jeune vieillard,
A l'esprit en délire,
Aveugle au doux regard,
Sans parler vint me dire :
Cette nuit, est Pascal,
Le plus beau jour du monde,
Pour marcher à cheval
Sur la terre ou sur l'onde.
Fermant la bouche, alors,
Je lui dis : Mon bonhomme,
Couchons-nous et dehors
Allons faire un bon somme.

LA MESSE À BORD

(Souvenirs de la frégate "La Minerve.")

Trois dimanches durant. Sous un ciel magnifique :

A l'heure où, recueilli, le peuple, catholique
 Suit toujours le chemin conduisant au saint lieu,
 Hommes, femmes, enfants, semblent oublier Dieu
 Et s'en vont par milliers, empressés, sur la rive,
 Où, de près, et de loin, le flot humain arrive,
 Un navire est au port, sous pavillon français,
 Et voilà du saint jour ce qui trouble la paix.
 Du vieux croiseur gaulois près du bord on se presse.
 Pour arriver premier chacun lutte d'adresse,
 De force, puis de ruse. Et le charme naval
 Qui, du jour de prière à ce temps matinal,
 Conduit la foule au port ? Ce qui l'émeut, l'exite ?
 Ce pourquoi, dans ce jour, tout ce monde s'agite,
 Aux lieux où, d'ordinaire, à même tout dort ?
 Qu'on n'en médise point !

C'est une messe à bord.

La messe, que c'est beau sur un vaisseau de France !
 Du jour que j'assistai j'ai gardé souvenance.

Sur le pont, jaune d'or, à côté du canon,
 Et sous mille drapeaux formant haut pavillon,
 L'autel, simple, mais beau, garni de tricolore,
 Où, dans sa majesté, la sainte croix s'arbore,
 Signe du vrai chrétien, gage de rédemption.
 Puis tout autour encore, belle décoration,
 En armes, près l'autel, l'amiral et ses hommes,
 Dont l'air dit : " Francs soldats et croyants, nous le
 [sommes !"

Un piquet de marins, portant clairon, tambour,
 Invités, derrière eux, prenant place à leur tour.
 Empressée, à l'avant, partout la foule aborde :
 Dans un calme tumulte on se pousse, on se corde.
 Spectacle réjouissant, jamais parvis sacré
 De pieux spectateurs ne fut plus encombré.
 Bientôt, au milieu d'un religieux silence,
 Sur ce temple naval, sur ce sol de la France,
 Et pendant que clairons et tambours font appel,
 Recueilli, l'aumonier apparaît à l'autel.

Et, pendant que sa voix récite des prières,
 Oraisons précédant le plus saint des mystères,
 Du fond, sur le gaillard, arrive un bel accord,
 Bien doucement rendu par les hommes du bord.
 Echos saints, pénétrants, et suave musique :
 La marche militaire ou l'air d'un vieux cantique.

Impossible, à jouir tant chaque âme se plaît.
 D'égrener, en priant, le plus court chapelet.
 A cette heure, pourtant, en son cœur chacun prie,
 En songeant à la France, à la mère-patrie :

La prière du cœur, sainte méditation,
 De ces deux mots si grands, patrie et religion.

La France, le berceau de la foi chrétienne ;
 Elle qu'on ose dire aujourd'hui si païenne ;
 En un temple la voir transformer un vaisseau,
 Aller partout offrir un spectacle aussi beau ;
 Non, pas plus il n'en faut pour convaincre le monde,
 Que la France, en vaillants toujours la plus féconde,
 N'a jamais renié ses principes de foi.
 Qu'importe le régime et qu'importe la loi,

Si le peuple a gardé la plus saine doctrine
 Et pourvu que partout la justice domine.
 Non, jamais on a vu, chez les peuples royaux,
 Plus fidèles enfants, ni sujets plus loyaux
 Que les fils de la France. Et cette république,
 O France, mère à nous, que veut ta politique,
 S'il ne nous est permis en tout de l'approuver,
 Ce n'est pas, tes enfants, à nous de te juger.
 Et chacun, sur ce pont, où le prêtre dit messe ;
 Oui, chacun, avec joie, en son cœur, le confesse,
 De l'Eglise la France est la plus vieille enfant
 Et nous, vrais Canadiens, nous sommes de son sang.
 Le prêtre toujours prie et la musique joue ;
 De tribord à babord, de la quille à la proue,
 C'est un concert joyeux et pieux, à la fois,
 D'âmes pour la patrie aimant le Roi des rois.
 D'une émotion sainte on sent venir les larmes,
 Mais, soudain, on entend une voix : Portez armes !
 L'évangile.

Et bientôt, Le Seigneur et grand Maître.
 Dans sa sainte sagesse, a donné, dit le prêtre,
 A tous ses serviteurs différentes missions :
 Acquérir la puissance, enseigner les nations ;
 Mais toutes n'ont qu'un but : Travailler à la gloire
 De celui sans lequel il n'est point de victoire.
 Prêtre, soldat de Dieu ; soldat, prêtre du roi,
 Premier pour la prière et l'autre pour la loi,
 Dès longtemps sont venus, envoyés par la France
 Changer la nuit en jour, le deuil en espérance,
 Semant partout le bien, donnant la paix aux cœurs !
 Apôtres, à la fois, et hardis défricheurs,
 Arracher à l'erreur les sauvages peuplades,
 Substituer partout des villes aux bourgades,
 Sur la terre nouvelle où Cartier aborda !
 Mon cœur est tout joyeux. Salut cher Canada !
 Puis de notre pays il ébauche l'histoire
 Et cite tous les noms qui le couvrent de gloire,
 Faisant de la patrie une image du Ciel,
 Il souhaite à chacun le bonheur éternel.

Je crois en un seul Dieu, je crois en sa puissance.
 Tout en est preuve, ici la religion, la science.
 Le prêtre a pour mission, de diriger la foi,
 Comme les gouvernants le pouvoir de la loi.

Je respecte le roi comme la république,
 J'aime le protestant comme le catholique
 Je respecte et je crois, tel est le sentiment
 Et du prêtre marin, et de chaque assistant.

La musique rei rend, le mystère commence :
 Le prêtre va bientôt faire voir la puissance.
 Qu'il tient du Créateur.

Soudain, tambour clairon,
 Sonnent encore appel, orchestre à l'unisson.
 Comme autour du vaisseau, les vagues qui scintillent,
 A l'instant, sur le pont, fusils et sabres brillent.
 On se croirait plutôt au moment des combats ;
 Puis tout fait silence : A genoux et fronts bas !
 Et, dans ce temple, ayant pour clocher la mâture,
 Faisceaux d'armes, drapeaux et canons pour parure,
 Comme dans Bethléem ; plus tard, au sacrement,
 Et chaque jour, depuis, sur le pont Dieu descend.